

Passion d'hiver

Thomas Pourchayre

Numéro 146, septembre 2015

Le secret

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78888ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pourchayre, T. (2015). Passion d'hiver. *Moebius*, (146), 128–131.



THOMAS POURCHAYRE

Passion d'hiver

Le ciel se dégage enfin, et le soleil aveuglant perce au cœur des montagnes un vaste plateau enneigé. En son centre, l'oratoire de Saint-Isidore n'est repérable qu'à sa croix de métal rouillée et distordue, posée sur une petite crête d'ardoises affleurant les tourments de neige trafolée. La statue du saint est confinée sous la neige, debout derrière un grillage alvéolaire, entourée de fleurs desséchées.

Seules des empreintes profondes laissées dans la neige par un colporteur quelques jours plus tôt trahissent le sentier vers le village. Deux individus y progressent péniblement, l'un venant du sud, l'autre de l'est. Ils se sont aperçus de loin, peut-être heureux, peut-être inquiets de l'augure de la rencontre. Aussi, quand ils se croisent devant l'oratoire, tout un bout de vie fantasmatique s'est déjà écoulé dans leur esprit esseulé.

Elle est jeune, droite, engoncée d'hiver. Lui dans l'élan de l'été ne porte qu'une épaisse chemise de bûcheron rouge et une peau de mouton. Les veines sur les tempes gonflées par l'effort.

Ils prennent le temps d'apaiser leur souffle et, pendant ce temps, leurs regards se contorsionnent et se fixent comme les nœuds du bois. Un cri de chocard les met en mouvement. Sans un mot, ils s'engagent hors des empreintes en direction d'un chalet proche aux volets clos.

La porte ne résiste pas au coup d'épaule de l'homme ; l'intérieur se découvre, vétuste. Une paillasse au fond, et dans l'âtre quelques bûches à moitié brûlées que l'homme rallume. La poussière dérangée par leur intrusion retombe déjà, lourdement, pendant que le feu hésite.

Ils se font face, se déshabillent, silencieux. Il dévoile un torse brut, sans âge, gorgé de confiance ; le visage interdit quand elle dénude du haut de ses pommettes rougies par le froid un corps doux et blanc comme une sculpture en tuffeau.

La vigueur soudaine du feu les fait sursauter ; les ombres de leurs corps s'agitent et semblent fuir par la fenêtre.

Ils se rapprochent, se hument. L'homme enserre la poitrine de la femme, à peine diminuée, note-t-il, par l'absence du manteau. Ils se figent enlacés, le souffle court, puis leurs corps se précipitent au sol ; tas de bois qui s'écroule. Leurs regards ferrailent de très près, ils se sourient, par instant figés comme des estampes.

Il caresse sa taille de sablier, ses larges hanches, l'amène doucement avec ses mains à se tourner ; elle frémit, consent à lui tendre ses fesses, à quatre pattes. L'homme perçoit dans le creux de sa main que la chair du ventre de la jeune femme se distend vers le sol, ses seins aussi, plus bas lui semble-t-il qu'il ne l'aurait attendu. Il pénètre en elle doucement et il couche son visage dans le creux chaud de son dos qui se cambre, où ses longs cheveux détachés exhalent le parfum intense de l'été passé. Ses mains se souviennent du temps radieux de la moisson, de la force tout à la fois sauvage et disciplinée qu'il faut employer pour l'arracher à la terre.

Il se redresse, et dans ses paumes d'épaisses poignées de cheveux s'échappent. Il ne comprend pas, ne sait qu'en faire, ne sait que dire, s'affole et jette tout au feu. Crépitements. Ainsi délivré, l'homme reprend ses mouvements d'horloge. Très vite les flammes du feu s'apaisent et il oublie l'énigme de la poignée de cheveux. Dans ses pensées défilent les images fortes de sa vie, dans ses muscles la vigueur décuple.

— Je t'aimerai tant que la vie sera en moi, chuchote-t-elle en tournant son visage.

Visage durci, perceptiblement différent de tout à l'heure, tendu de rides et d'un début de boursoufflures sur les pommettes. Presque... plus vieux. Non, ce n'est pas possible. L'homme a un mouvement de repli inquiet, sans suite, qui passe inaperçu dans ses mouvements saccadés ; il accélère en elle, gagné à nouveau par l'idée que quelque chose lui échappe. Le feu s'étirole.

— Je t'aimerais toujours, répète une voix rauque.

À nouveau elle a voulu tourner son visage, la nuque s'est tordue légèrement, a paru se bloquer. L'homme repousse toute pensée, pomme d'Adam contractée, accélère encore son va-et-vient. Alors que le feu s'écroule en braises, il sent le corps de sa partenaire à la fois de plus en plus tonique et en surface de plus en plus flasque. Non, non... S'il pense à cela tout sera fini, la peur l'emportera, alors il accélère encore, court à l'orgasme comme vers une porte pour échapper à un incendie ; cette fois elle gémit, étire son cou vers le haut et pousse un long cri de jouissance. Il meurt, feu éteint, sans un mot.

C'est une histoire qu'on raconte encore, alors qu'elle n'eut aucun témoin. On la raconte toujours au présent ; certains ajoutent, comme pour se justifier, qu'on croise souvent l'hiver dans le village, autour de l'épicerie, une jolie femme bravant le froid. Qu'on la voit à l'occasion saisir par le haut, à défaut d'un homme jeune, un jeune arbre à son goût, l'enlacer, lui tourner autour. Certains disent l'entendre chanter. Elle se cambre d'un sourire et tombe dans un craquement ; arbre à terre.

Elle se relève toujours assombrie, percluse de douleurs dans son manteau soudain trop petit, et se recoiffe péniblement avant de reprendre, tassée, son chemin à petits pas recueillis. Quelques minutes plus tard, on la voit parfois qui court, au loin.